

CATHERINE BERTHO-LAVENIR

# Clio médiologue

Comment suis-je venue à la médiologie? Par indignation. Contre elle, ou ce que j'en ai saisi au tout début. Quand j'ai lu, ou cru lire, entre les premières pages du *Cours de médiologie générale*, qu'il était grand-temps de s'intéresser à la technique parce que personne jamais n'avait tenté d'associer changement technologique, production symbolique et transformation économique, franchement, j'ai regimbé. Peut-être les philosophes méritaient-ils ce rappel à l'ordre, mais n'était-ce pas faire bon marché des efforts que déployaient depuis quinze ans les historiens pour, justement, remplir ce programme? D'accord, l'histoire des techniques traînait une réputation d'austérité érudite largement méritée. Elle s'était trop souvent consacrée à raconter la grande saga des arbres à cames et des moteurs, l'épopée de la soude et du télégraphe, dans un enchaînement dont on ne voyait parfois ni le sens ni les causes. Mais ça avait quand même changé.

*Ouvriers  
portant  
des éléments  
du décor  
de L'Homme  
qui rétrécit  
D.R.*

1. B. Gille, «Prolégomènes», dans *Histoire des techniques*, Encyclopédie de la Pléiade, 1978.

2. F. Caron, *Le résistible déclin des sociétés industrielles*, Perrin, 1985, 326 p., et, récemment, *Les deux révolutions industrielles du x<sup>v</sup> siècle*, Albin Michel, 1997, 520 p.

3. Avec, par exemple, les travaux de Ithiel de Sola Pool sur l'insertion sociale du télégraphe ou de téléphone, ou toute la lignée du *technological assessment*, attaché à évaluer l'impact des technologies sur les sociétés.

4. L'un des numéros récents, consacré à l'automobile, analyse brillamment l'interaction du social et du technique dans l'automobile : Rudi Volti, «A Century of Automobility», *Technology and Culture*, 1996, pp. 663-685. Voir aussi, dans les

Sans remonter aux grands ancêtres, et aux travaux, par exemple, de Marc Bloch sur les moulins, nous disposons de concepts neufs. Bertrand Gille, le premier en France, avait proposé, dans une vision plus large, la notion de système technique, dans laquelle les technologies disponibles, à un moment donné, étaient considérées comme un tout cohérent et interdépendant<sup>1</sup>. On voyait mieux, alors, comment un système technique pouvait succéder à un autre, et remplacer la vision d'un progrès linéaire par l'analyse des points de basculement. Plus tard, François Caron allait explorer systématiquement les diverses filières de l'innovation, montrant comment tantôt la science tire la technique, et tantôt la technique précède la science, pour quoi on innove différemment dans la chimie et dans la mécanique, en France et en Allemagne, en 1880 et en 1950<sup>2</sup>... Et puis les historiens des techniques avaient levé le nez de leurs chers engrenages pour regarder, autour d'eux, à quoi ressemblait la société. Bruno Latour, dès 1980, armé de sa plume, montait la garde dans les pages de sa petite revue ronéotée *Pandore*, et rappelait à l'ordre les imprudents qui osaient parler de résistance au progrès technique. Non, disait-il, c'est plus compliqué : une technique s'insère toujours dans un ensemble complexe, fait de technologies existantes, de dynamiques économiques, de productions symboliques, elle est façonnée par des groupes qui luttent pour dire ce qu'elle doit être... Jean-Jacques Salomon, au Conservatoire des arts et métiers, essayait d'acclimater en France la trilogie science-technique-société, qui jouissait alors aux États-Unis, et en particulier au MIT, d'un vrai prestige<sup>3</sup>. Nous lisions la revue américaine *Technology and Culture*, de l'Université de Chicago, où les historiens américains racontaient comment s'étaient construits les réseaux de chemin de fer et d'électricité, le télégraphe et l'aviation... En France, *Culture technique*, la belle revue de Jocelyn de Noblet, nous en offrait l'équivalent<sup>4</sup>. On pouvait y lire le credo de la nouvelle génération, en introduction au numéro « USA » de 1983 :

« La filière technique est faite de tout autre chose que de techniques, de même que l'histoire de France n'est pas faite que de traités, de nobles guerriers et d'alcôves. Ce qui est admis depuis longtemps pour l'histoire tout court commence à l'être pour l'histoire des sciences et le sera bientôt pour l'histoire des techniques.

« À travers les articles sur l'appareil photo, le téléphone, les turboréacteurs, l'électricité, des acteurs nouveaux font irruption dans les machines : non seulement l'état du marché, mais la création par les inventeurs d'un état du marché ; non seulement les besoins des consommateurs mais l'invention d'un nouveau consommateur ; la stratégie des firmes industrielles, les alliances

productions toutes récentes, Alain Gras, *Les macrosystèmes techniques*, PUF, Que Sais-Je ?, 1998, qui revient sur la genèse de ces concepts, et l'essai de Patrice Flichy, *L'innovation technique. Récents développements en sciences sociales. Vers une nouvelle théorie de l'innovation*, La Découverte, 1995, 250 p.

5. M. Callon, B. Latour, «La technique dans tous ses états. A propos de la revue *Technology and Culture*», dans *Culture technique*, «USA», n° 10, juin 1983, p. 17

6. Notamment W. Bijke, qui publiera *Of Bicycles, Bakelite and Bulbs: Toward a Theory of Sociotechnical Change*, Cambridge, Mass., 1995

7. J-F Picard, A. Beltran, M. Bungener, *Histoire(s) d'EDF*, Dunod, 265 p.

8. P. Fridenson, « La société française et les accidents de la route », dans *Ethnologie française*, 1991-3, pp.306-312

9. Ces articles, dispersés souvent dans les rapports ronéotés de l'IRIS, à Dauphine, seront rassemblés après sa mort dans le volume *Mémoires d'électron*; cf. l'article de J. Perriault dans ce numéro.

avec l'université ; les réseaux dans lesquels travaillent les inventeurs ; les amis auxquels ils font confiance et qui les aident à douter d'autres experts ; l'organisation des laboratoires de recherche ; la pellicule qui se fendille ; le signal dans la ligne téléphonique qui s'affaiblit, le ressort dans la boîte d'Eastman qui se bloque...<sup>5</sup> »

Ces hussards de la technologie avaient des correspondants en Hollande<sup>6</sup> et à Munich ou à Manchester... Impossible de se souvenir de tous les noms, mais un peu partout dans les écoles d'ingénieurs ou d'architecture, les facs, les ministères, les centres de recherche, une petite bande hétéroclite s'essayait à écrire une histoire capable de réinsérer le changement technique dans l'ensemble des paramètres qui lui donnent son sens : changement culturel, transformations politiques, négociation sociale, dynamiques économiques... Un petit livre iconoclaste, *Histoire(s) d'EDF*, montrait que pour comprendre la politique des grands ouvrages, puis celle du tout-nucléaire, puis celle du « compteur bleu », il fallait s'intéresser non seulement au béton et aux turbines mais aussi à des données moins palpables : à ce que représentaient dans la société française le corps des ingénieurs des Ponts et le PCF, à l'affirmation symbolique de puissance contenue dans le béton des grands barrages, au contrôle du territoire, à l'importance, dans l'imaginaire collectif de la France gaullienne, d'une filière technique « nationale »<sup>7</sup>. Patrick Fridenson, quittant un instant les ateliers de Renault, raconterait plus tard comment les changements culturels rendent possibles les changements techniques et comment la figure du sportsman amoureux de vitesse et féru d'élégance était intimement associée aux début de l'automobile et de l'aviation<sup>8</sup>. Yves Stourdzé montrait comment le télégraphe contrôlait le territoire et pourquoi les machines à laver italiennes étaient plus légères que les françaises, dont les industriels s'entêtaient à « fabriquer solide »<sup>9</sup>. On s'intéressait beaucoup, alors, au changement politique qui organise la négociation sociale autour des réseaux – on n'adopte pas le Minitel ou les centrales électriques atomiques sans que l'État, les entreprises publiques et leurs ingénieurs renégocient leurs places et leurs pouvoirs. Ou encore aux transformations économiques qui ouvrent des marchés spécifiques et configurent les technologies nouvelles selon les lignes de force des activités dominantes : on lancera ainsi des satellites au-dessus de l'Atlantique et pour faire du téléphone, et non pas au-dessus de l'Afrique pour faire de la télévision éducative... Dans les musées techniques et les écomusées, au Creusot ou à la grande corderie de Rochefort, autour des mines en deshérence et des moulins à marée, on explorait minutieusement le rapport entre le changement technique et le travail des

hommes, les sentiments d'appartenance et les représentations symboliques<sup>10</sup>. Et je ne parle là que des historiens, de ceux dont je me souviens à l'instant ou dont les livres débordant les étagères de ma bibliothèque se rappellent par une chute à mon souvenir... Il existait donc une petite bande, d'origines et de statuts très divers, qui écrivait dans un relatif anonymat une nouvelle histoire dont les techniques étaient le centre mais dont l'ambition était d'en expliquer les liens infiniment complexes avec les autres dimensions du changement social. Et voilà qu'un philosophe nous renvoyait à notre obscurité. Ça valait la peine de venir lui dire son fait.

Est-ce que ça en valait, au fait, réellement la peine ? Je ne le cache pas, mes copains historiens étaient circonspects. Peu sensibles au clin d'œil, ils s'inquiétaient. Qu'est-ce c'est, disaient-ils, que cette façon d'écrire l'histoire à grands traits. Logosphère, graphosphère, mediasphère... Méfiance, on va encore nous assener une Loi des Trois États. Et puis « médiologie », encore un mot en -ie... On connaît la tactique. On baptise un champ, on s'en empare, on fait des disciples et puis... Et puis quoi ? Qu'a-t-on à gagner dans l'affaire, quand on vient d'un domaine intellectuel reconnu, balisé depuis des décennies, sinon quelques siècles, où, si on se conduit bien, on vous laissera occuper votre arpent de savoir. L'histoire des médias est à prendre. Ayant écrit une histoire des télécoms en ton temps, tu as des titres sur cet Oklahoma. Contente-toi de défricher, puis de faire fructifier paisiblement ta concession. Et puis ces tableaux – toujours dans le *Cours de médiologie*... ! Ça ne marche pas aux frontières. Le passage du livre manuscrit au livre imprimé, ça ne s'est pas fait comme ça. Depuis le temps qu'on s'échine à expliquer qu'il n'y a pas de déterminisme de la technique ! A la fin du Moyen Âge, les conditions de production du livre manuscrit changent. Un marché s'ouvre ; les universités se développent ; les bourgeois – et les bourgeoises – lisent des romans d'aventure, des écrits historiques et politiques, des livres de piété ; on a besoin de livres et on ne sait pas les fabriquer assez vite ; alors les propositions de Gutenberg rencontrent un milieu d'entrepreneurs et de mécènes qui donnent à la technologie des caractères mobiles en plomb son sens, et sa forme, dans une société donnée. Certes, à terme, ceci changera cela, et viendront la réforme, la fin des royautés médiévales, la liberté de penser, les sciences exactes... mais, si on le considère dans le détail, le jeu des influences et des causalités est infiniment délicat. Il faut être prudent, nuancé, diversifier les évolutions, leur tempo, leurs domaines, articuler les changements. Le travail de l'historien.

C'est là que j'ai commencé à voir l'origine de notre différend, ou de notre

10. La naissance de l'archéologie industrielle en France est racontée dans Maurice Dumas, *L'archéologie industrielle en France*, R. Laffont, 1980, 464 p.

différence. Le philosophe est presbyte. Il voit de loin et de haut ; l'historien myope : il s'approche tout près pour voir en détail. Je suis myope. Est-ce une raison, cependant, pour ne pas se fréquenter ? Parce qu'après tout la médiologie ça a bien des qualités. D'abord, c'est opérationnel. Piètre qualité pour un philosophe. Alors disons heuristique. Par exemple ces tableaux : il m'a suffi de les donner en pâture aux étudiants du Conservatoire national des arts et métiers qui suivaient les cours d'histoire des médias et de leur demander de les commenter. Au bout de deux heures, tout le monde (se) disputait. Sur le sujet imposé. Réussite pédagogique... Et puis, il y avait la revue... Les médiologues patentés, philosophes, sémiologues, linguistes, spécialistes des sciences de la communication, y ont accueilli de bon cœur les historiens, et notamment les historiens des techniques. Eux qui se plaignaient toujours, surtout depuis la disparition de *Culture technique*, d'être marginalisés, périphériques, peu entendus, se sont vu, soudain, offrir une tribune. On avait le droit d'y parler de macadam et de papier, de freins et d'écrans, de satellites et de bicyclettes, bref, de ces sujets triviaux qui nous intéressaient depuis toujours et auxquels les médiologues prêtaient l'oreille. Droit de parler et d'écouter aussi. Je sais, certains trouvent les historiens impérialistes, condescendants, autoritaires. Pourtant il arrive aussi qu'ils écoutent. Or aux *Cahiers*, on rencontre des psychanalystes et des ingénieurs, des écrivains et des cinéastes, des sémiologues et des spécialistes d'info-com. Ils s'intéressent aux mêmes sujets, mais autrement. Or il me semble que les historiens, en ce domaine, ont bien des choses à apprendre.

En ce domaine ? Lequel exactement ? Découpons à grands traits un territoire pour la médiologie et voyons ce que les historiens peuvent avoir à y faire. On y mettra d'abord, parce qu'ils sont faciles à identifier, les médias au sens traditionnel du terme : le livre et la presse ; le cinéma, la radio, la télévision, Internet et les autres ; la musique et les jeux vidéo. Autant de technologies qui transportent des messages, construisent des communautés symboliques, où se nouent intimement la technique, l'économique, le politique, les représentations collectives. Autour, dans un deuxième cercle, plaçons les réseaux et les techniques de transport au sens large, tout ce qui transforme l'expérience collective de l'espace et du temps : la bicyclette et l'automobile, le train et l'avion, la route et Internet, les télécoms et l'informatique. Au cœur de l'entreprise, replaçons les institutions, l'église, ses chaires et ses prédicateurs, les partis et leurs tracts. Intéressons-nous aux spectacles, au théâtre de foire et aux entrées royales, à l'opéra bourgeois et à certaine Coupe du monde... Regardons comment on fabrique les saintes, qu'elles s'ap-

pellent Bernadette à Lourdes ou Diana à Althorp, et comment, aussi, on les descend de leur piédestal et on les oublie dans un coin de sacristie ou en fin de grille des programmes. Mettons la main, encore, sur les statues et les monuments... Faisons nôtre tout ce qui signifie, pourvu qu'il y ait derrière, ou dessous, ou dedans, des dispositifs bien solides. Le médiologue s'intéressera à l'histoire du théâtre mais pas à celle de la mode... En fait, la question des limites n'a pas d'importance. Un peu plus, un peu moins, qu'importe : les historiens ne s'attachent pas vraiment à délimiter des champs, persuadés, dans leur candeur naïve et leur impérialisme tranquille, que tout est pâture pour leur curiosité et que leur discipline se définit moins par son objet que par sa méthode. Qu'on leur donne des sources originales, une problématique, et ils écriront l'histoire des carrefours routiers et celle des académies savantes avec une même sentiment de légitimité. Alors, quel besoin ont-ils de fréquenter des médiologues ? La méthode, justement. Et la problématique. Les médias sont certes un objet historique comme un autre, mais, depuis des décennies, les linguistes, les sémiologues, les gens de l'info-com se sont attachés à en décrire les spécificités. A élaborer, par exemple, des catégories qui permettent de comprendre pourquoi l'écrit ne fonctionne pas comme l'image, la parole comme le texte, la télévision comme l'université<sup>11</sup>... On ne raconte pas la Bible de la même façon dans une église bretonne, un dimanche matin, et sur Arte pendant la Semaine sainte. Il y a, dans un cas, le magistère de la parole, la chaleur du groupe, le magie de la liturgie, dans l'autre un discours savant et spectaculaire à la fois, que rabbins, pasteurs et curés réinventent pour un média dominé par l'image. Par ailleurs, ce qu'on sait de l'Occupation ne se fait pas entendre de la même façon dans un séminaire du CNRS et dans un prétoire de Bordeaux. Le récit historique n'y a ni le même statut ni le même effet. C'est peut-être là une première raison pour les historiens de se mettre à l'écoute des médiologues : artisans de l'écrit et de la parole, ils ont tout à gagner à s'interroger sur le statut de leur parole, l'efficacité de leurs textes, la façon dont ce qu'ils racontent fait sens pour leurs contemporains. Il en existe d'autres. Les historiens, depuis des lustres, ont abordé des sujets qui traitaient de la transmission des idées et des représentations, des institutions et des choses, du peuple de Paris et des choses banales. Ils s'attaquent aujourd'hui à des pans encore peu explorés du XX<sup>e</sup> siècle. On en voit qui écrivent l'histoire de la télévision ou d'Internet. Les plus jeunes dépouillent fiévreusement, dans les salles de consultation de l'INA, les images du journal télévisé et les archives de « Cinq Colonnes à la Une ». « L'opinion et les grèves de 1974 » : voilà un sujet de maîtrise très conve-

11. I. Goffmann, «La conférence», dans *Façons de parler*, Editions de Minuit, [1981] 1987, 276 p.

nable pour un jeune historien. Comment peut-il s'en tirer sans prendre en considération le journal télévisé et comment aborder ce dernier si l'on n'a pas une petite idée de la façon dont fonctionne, sur le plan symbolique, la télévision ? Est-il possible d'écrire une bonne histoire d'Internet sans s'arrêter sur les liens hypertexte et leur influence sur l'organisation de la connaissance ? Puis-je accepter que mes étudiants travaillent sur la production des cartes postales en 1900 – et ils en meurent d'envie –, si je ne peux pas leur apprendre à « lire » une image, comme mes collègues médiévistes leur apprennent à déchiffrer les manuscrits du XIII<sup>e</sup> siècle, ou à lire le latin médiéval ? Peut-on les lancer dans l'analyse historique des catalogues de grands magasins s'ils n'ont pas le moindre soupçon que notre rapport aux objets est saturé de désir et d'imaginaire ? Est-ce qu'ils n'analyseront pas mieux les défilés, meetings et manifestations qui ponctuent l'histoire ouvrière du XIX<sup>e</sup> siècle, s'ils connaissent les travaux de la sociologie classique sur la façon dont on prend en même temps la parole et le pouvoir en public, sur ce que disent les corps et les attitudes, sur la raison qui pousse les orateurs à monter sur une table et les révoltés à brandir le poing<sup>12</sup>. « Il est monté debout sur une table/ Pour mettre la question sur le tapis » notait pertinemment l'auteur du « Grand Meeting du métropolitain », qui voulait ridiculiser les réunions ouvrières mais en connaissait exactement les rites. Certes, il n'y a là rien de radicalement neuf : cela fait belle lurette que les historiens s'intéressent aux *exempla* médiévaux, récits de vies de saints mystérieux et codés, et aux entrées royales, monumentaux défilés multipliant les signes dans l'espace de la ville. Cependant, pour nous autres historiens du XX<sup>e</sup> siècle, l'exigence est peut-être plus pressante. Ce siècle est saturé de communication. Il a fait de l'information une marchandise et de la marchandise un langage. Nous avons besoin d'aide. Or ces savoirs existent. Depuis des décennies, linguistes, sémiologues, psychanalystes les ont explorés. L'intérêt majeur de la médiologie, pour nous autres laborieux historiens, sera alors de nous offrir un lieu de rencontre avec des spécialistes qui travaillent parfois sur les mêmes objets, mais avec un autre regard, une autre problématique, un autre savoir. Après tout, les historiens de l'industrie demandent bien aux ingénieurs de leur expliquer comment on fait de l'acier et des ponts, pourquoi ne demanderions-nous pas aux sémiologues de nous dire comment fonctionne une image ?

Allons bon ! La médiologie devenue une science auxiliaire de l'histoire, à ranger aux côtés de la paléographie et de la diplomatique. La révolte va gronder dans les rangs de la petite troupe... J'admets que c'est un peu ré-

12. Par exemple, *La nouvelle communication*, textes recueillis et présentés par Yves Winkin, Seuil, 360 p., ou, du même, *Anthropologie de la communication*, De Boeck Université, 1996, 239 p.

ducteur et que la cohabitation entre historiens et médiologues devrait se négocier sur des bases un peu plus équitables. Disons que nous nous engageons dans une entreprise à frais communs. Parce que nous avons un problème en commun : l'audience. Le rapport de la technique et de la société, les fondements techniques des représentations symboliques, la dialectique de la matière et de la pensée, franchement, ça intéresse qui ? J'ai dit tout à l'heure que les historiens qui prenaient en considération la technique étaient, même à l'époque glorieuse de *Culture technique*, bien isolés et peu considérés. La médiologie, aujourd'hui, est tout sauf une grande machine de guerre intellectuelle prenant le pouvoir partout où elle peut. Elle représenterait, ce me semble, à voir la taille de « notre » bureau et les positions diverses des uns et des autres dans le système universitaire, un système de goûts et d'intérêts communs, une série d'amitiés, la rencontre de lecteurs et d'auteurs nouveaux à chaque numéro, plutôt qu'un champ fermement établi. Cela n'a, à vrai dire, aucune importance. Un projet intellectuel ne se mesure pas à son audience – même si cette dernière est, pour le comptable de la revue, une question de survie – mais à sa capacité de faire naître des travaux intéressants. A cet égard, d'autres feront le bilan, plus tard, quand nous serons tous dans les champs élysées des médiologues. Cependant, le peu d'intérêt que porte, en général, notre société à toute réflexion de fond sur ces questions ne laisse pas d'intriguer. Une discipline a, certes, le prestige de son objet. Alors, pourquoi cet intérêt latéral, intermittent et secondaire de nos contemporains pour les technologies qui fondent les pouvoirs d'aujourd'hui ? Que je sache, les marchés mondiaux des capitaux et des matières premières sont indissociables des réseaux de câbles sous-marins, de satellites et d'ordinateurs qui leur donnent une existence ; qui contrôle les uns contrôle les autres ; la télévision façonne les opinions et transforme le politique ; la route et l'avion structurent les espaces et les territoires. Or on peut à peine en traiter, sinon pour en célébrer les vertigineux progrès ou en déplorer les malheureux excès. Comment se fait-il que ces éléments qui sont au cœur des pouvoirs économiques et symboliques demeurent des points relativement obscurs de la connaissance ? Les civilisations industrielles qui ont pris le contrôle de la planète refuseraient-elles de se pencher sur le cœur de leur dynamique, le moteur de leur action ? Curieuse cécité, aveuglement délibéré, ou volonté de ne pas savoir ? Au fait, et si on convoquait les médiologues sur la question ?